

Ces Aventurières des Années 20...

Thomas Bauer

Université Paris Ouest – Nanterre La Défense

[Beaucoup d'obstacles s'opposent à la médiatisation des championnes ! Seules quelques femmes d'exception ont eu la chance de pouvoir laisser leur nom dans l'histoire du sport, comme la joueuse de tennis française Suzanne Lenglen dont le nom a circulé dans les plus grands journaux du monde entier. Les Années folles ayant été l'occasion pour les femmes de faire un grand pas en avant, nous avons voulu savoir si les écrivains avaient célébré les prouesses des jeunes aventurières de l'époque (Ella Maillart, Alexandra David-Neel, Gertrude Ederlé, Maryse Hilsz, etc.) et, si tel était le cas, la manière dont ils les avaient décrites. Ces portraits d'aventurières, présentés par des écrivains voyageurs que sont René Trintzius, Pierre Mac Orlan, Paul Morand ou Alain Gerbault, sont tout à fait singuliers. Sachant que la grande majorité des hommes était étonnée de voir ces héroïnes réaliser ce qu'eux-mêmes étaient incapables de faire, ils ont exprimé un sentiment d'admiration en évoquant explicitement leur caractère bien trempé ou en composant leur double romanesque.]

Lorsque Blaise Cendrars rencontre pour la première fois Élisabeth Prévost, en 1938, cette jeune voyageuse de vingt-trois ans vient tout juste de traverser l'Afrique à bord d'une vieille Ford. Fasciné par son charisme, ses prodigieuses expéditions et ses épisodes de chasse, dont témoignent les trophées exposés dans son pavillon des Ardennes, l'écrivain la considère *de facto* comme une muse intouchable qu'il surnomme alors « Madame mon copain » (Chefdor). Quelques années plus tard, alors qu'il ne la fréquente plus, il lui rend hommage à travers son personnage excentrique « Diane de la Panne » dans *L'Homme foudroyé* : « Quoi que j'en dise, je suis obligé d'avouer que notre enquinquieuse était un des meilleurs fusils d'Europe, était très sport, avait un cran magnifique, montait divinement bien à cheval, savait s'habiller, avait de l'abattage et de la conversation, bref, que c'était une fille épâtante » (65). Comme ce fut le cas pour Élisabeth Prévost, les

voyageuses des années 20 qui bravèrent les éléments dans une succession de luttes inégales et de périls extrêmes, ne laissèrent personne indifférent. Bourlingueuses, exploratrices, aviatrices, navigatrices, nageuses de marathon¹, « femmes reporters » (Boucharenc 105), etc., toutes firent preuve d'audace à leur manière et attirèrent l'attention d'hommes de lettres prêts à relater leurs fabuleux exploits. Certains rédacteurs en chef demandèrent même à leurs collaborateurs de trouver un « scoop » afin de devancer leurs concurrents. C'est ainsi que *Le Matin* annonça en premier, en 1925, l'arrivée d'Alexandra David-Neel à Lhasa, après huit mois de marche. Pourquoi cet intérêt médiatique à l'égard des aventurières et cette idéalisation de leurs portraits ? Les écrivains voyageurs et auteurs du renouveau, à la fois amusés et admiratifs de ces femmes uniques et surprenantes, n'ont-ils pas profité de la vogue des vies romancées dans le monde de l'édition (Leroy, 1999), de l'augmentation des récits de voyage et de l'avancée considérable du statut de la femme occidentale pour les mettre à l'honneur ? Telle est l'idée que nous souhaitons défendre à travers l'examen de quatre grandes figures, deux romanesques (Ingrid Ginster, Zizi Tricart) et deux réelles (Titaÿna, Ella Maillart).

La popularité des aventurières

Dès les lendemains de la Grande Guerre, les célébrités du cinéma, de la chanson et du sport envahissent les colonnes des quotidiens. Les périodiques sportifs, couvrant largement les sports mécaniques – l'un de leur fonds de commerce –, annoncent régulièrement les défis relevés en la matière, et les aventurières connaissent alors un véritable succès populaire. Aviatrices et automobilistes notamment se voient glorifiées par des articles souvent élogieux avec, en prime, une photographie de leur portrait ; l'image commence à s'imposer dans la presse et les clichés sportifs accompagnent de plus en plus les résultats (Delporte). Il arrive parfois même que certaines d'entre elles,

¹ La natation dite de « marathon », dont le nom fut emprunté à l'athlétisme, est une forme particulière de la natation qui consiste à réaliser des parcours de grand fond en eaux vives, en général supérieurs à trois heures. Voir à ce sujet l'ouvrage de François Oppenheim, *Histoire de la natation mondiale et française*, Paris : Chiron, 1977.

sollicitées par de grands journaux, prennent la plume. Les sportives « mécaniques » ne sont pas les seules à être citées, puisque les performances extraordinaires et ponctuelles d'autres femmes d'exception, telle Gertrude Ederlé, sont également relatées. Cette Américaine de dix-neuf ans est la première femme à avoir traversé la Manche à la nage, battant du même coup le record détenu jusqu'alors par un homme, en ralliant le 6 août 1926 Cap Gris Nez à Douvres, en quatorze heures et trente-neuf minutes. L'épisode fait grand bruit dans la presse française et britannique, et maints journalistes européens, atteints dans leur orgueil, alimentent une querelle pour contester l'exploit (Fouret). De retour à New York, elle est acclamée par une foule estimée à près de deux millions de personnes (un timbre postal à son effigie sera imprimé). Cet exemple suffit à comprendre les principales raisons pour lesquelles les journalistes s'emparent de ces figures féminines : une première éditoriale, dans la mesure où les journaux doivent faire du sensationnel pour vendre du papier, une deuxième sociale, car le « côté risque-tout » des garçonnnes ne peut rester lettre morte aux yeux des progressistes, et enfin, une troisième patriotique, puisque chaque pays essaie d'imposer son modèle étatique y compris à travers les exploits sportifs de ses concitoyennes.

Pour ce qui est du monde de l'édition, il connaît à ce moment-là une vogue sans précédent pour les biographies romancées, dont celles des aventuriers. Berger-Levrault lance par exemple en 1928 la collection « Les Grandes Vies aventureuses », Plon celle des « Grandes Figures Coloniales » et Au Sans Pareil, en 1930, une série de « mémoires véritables d'aventuriers de toutes sortes » intitulée « Les têtes brûlées » (Leroy, 1999 107). Si celles-ci publient ou annoncent la parution des vies de grands hommes, certes éloignés des préoccupations sportives (Concini maréchal d'Ancre, le général Lasalle, Gilles de Rais, etc.), il n'empêche qu'elles contribuent inévitablement à la mise en place d'une littérature de témoignage où les conquérants du sport trouvent leur place (Charreton 151). Marcel Boulenger avec son article sur le « Sport et ses « as » » (1925), Jacques Mortane et ses *As du sport* (1931) ou, quelques années plus tard, Joseph Kessel et son *Mermoz* (1938), participent à cette tendance. À cela, il faut ajouter la multiplication des récits de voyage avec la collection « La route » de la librairie Alexis Redier dans laquelle Marthe Oulié va publier

Quand j'étais matelot (1930). Les aventurières érigées en modèle d'excellence vont susciter, au cœur de cette « *biographite* aiguë » (Leroy, 1999 106), l'intérêt de dizaines d'auteurs qui trouvent là un sujet d'écriture nouveau. C'est une aubaine pour les « boulimiques » de la publication ou les personnes en mal d'inspiration, sans compter qu'ils n'avaient pas besoin de faire de réel « effort d'imagination ou d'ingéniosité » (Charreton 150), tellement leurs prouesses y étaient prépondérantes. Le tragique accident d'avion d'Hélène Boucher² viendra confirmer cette tendance puisque non seulement l'événement fit couler beaucoup d'encre dans la presse spécialisée et généraliste, mais plusieurs biographies lui furent consacrées dans les mois qui suivirent³.

Il serait vain de vouloir passer en revue l'ensemble des aventurières, anonymes ou célèbres, mais afin d'avoir une vue d'ensemble, il convient de citer les grands noms qui circulaient dans la presse. La figure mythique de l'univers aéronautique de la fin des années 20 et du début des années trente est sans conteste Hélène Boucher. Non seulement, elle succéda à une lignée de Françaises d'exceptions comme Marie Marvingt, Adrienne Bolland⁴, Maryse Bastié⁵ ou Maryse Hilsz, mais elle inscrivit son nom au cours d'une période où se multipliaient les héros de l'aviation, avec des récits comme *Vol de nuit* d'Antoine de Saint-Exupéry (1931). La femme « la plus vite du monde », pour reprendre l'expression d'un journaliste de l'époque⁶, fut attirée par l'aviation dès l'adolescence et fit son baptême de l'air, sur un « Moth Gipsy », dès sa majorité. Sa notoriété, elle la doit particulièrement à un premier vol audacieux, largement couvert par la presse française, qui devait rallier Paris à Saïgon. Les rédactions ayant proposé aux lecteurs de suivre au jour le jour les aventures de l'« héroïque aviatrice » (Desanti 227), élevèrent en définitive

² Le 30 novembre 1934, lors d'un exercice d'entraînement à Guyancourt, dans les Yvelines, son *Caudron Rafale* s'écrasa à l'orée du bois.

³ On peut citer par exemple celles d'Antoine Redier, *Hélène Boucher, jeune fille française* (1935), de Jacques Mortane, *Hélène Boucher aviatrice* (1936), et de René Chambe, *Hélène Boucher, pilote de France* (1937).

⁴ Elle excellait dans les acrobaties aériennes mais l'exploit de sa vie fut de traverser la Cordillère des Andes le 1^{er} avril 1921 en 4h 17'.

⁵ Ancienne mécanicienne dans une fabrique de chaussure, s'approprie les 28 et 29 juillet 1929 le record du monde de durée féminin avec un vol de 26h48'.

⁶ *L'Écho des Sports*, 4 décembre 1934.

Hélène Boucher au rang de « star », malgré son échec. Elle s'adonna par la suite à de multiples disciplines telles que le rallye, la voltige aérienne ou les courses de vitesse, laissant ainsi derrière elle un palmarès impressionnant. D'autres « aériennes » furent remarquées, mais n'eurent pas le même succès. On pense entre autres à l'actrice Gaby Morlay⁷ qui fût la seule femme française, et peut-être au monde, à posséder en 1920 les trois brevets de pilotage : sphérique, avion et dirigeable⁸, ou encore à Mme Peuillot qui se jeta en parachute en 1921, au meeting de Dinan, à une hauteur de trois cents mètres (Laget, Mazot 320).

À l'instar de lady Hailsham qui conduisit « une 140 HP de course à l'aérodrome de Brooklands » dans un roman de Louis Hémon (216-217), ou de Danièle Kimris qui sillonne les routes du sud de la France à bord d'une torpédo dans un roman de Raymond de Rienzi, la course automobile au féminin se développe également dans les pays occidentaux. Les femmes, de plus en plus nombreuses à obtenir leur permis de conduire, sont désormais admises dans certaines compétitions (ex. Violette Morris dans le Bol d'or des voitures) et quelques-unes d'entre elles osent même se présenter au départ de rallyes. Le 30 novembre 1926, *Match L'Intran* publie un article, « Une femme au volant », dans lequel on peut lire l'extrait suivant :

Beaucoup de nos gracieuses conductrices seraient capables d'en remonter à leurs collègues masculins. La femme est maintenant familiarisée avec l'automobile et le volant n'a plus de secret pour elle.

Sensible à cette génération de femmes nouvelles, un photographe immortalisa la cantatrice Marthe Chenal (1881-1947), habillée pour l'heure en pilote et « montrant son coup d'œil »⁹ à bord d'une automobile de course. La motocyclette – qui n'est pas sans

⁷ Alors qu'elle commence à jouer dans les court-métrages de Max Linder et les pièces de Sacha Guitry, Gaby Morlay (1893-1964) se passionne pour le pilotage. Elle est même photographiée dans un numéro de *Femina*, en avril 1925, avec un modèle d'aviatrice de Jean Patou.

⁸ *Bulletin des Sociétés Féminines Françaises de Sports et Gymnastique*, n° 1, juillet 1920, p. 7.

⁹ Cette expression imagée permet de décrire l'attitude de la cantatrice se penchant légèrement sur le côté pour visualiser la route.

annoncer le futur roman d'André Pieyre de Mandiargues (1963) – connue elle aussi quelques adeptes, tels la Française Madeleine Godefroy¹⁰, la Russe Alice Charkasova ou la Belge Justine Tibesav qui rallia Saïgon à Paris. En marge de ces passionnées de la vitesse, les campeuses, qu'elles soient routières, scouts ou éclairceuses, préférèrent la vie champêtre ou montagnarde. Symbole même de l'émancipation (Desanti 211), cette vogue fut largement portée par le scoutisme féminin (Chéroutre 16), dont le mouvement initialement réservé aux jeunes gens, fut fondé en 1907 par le général britannique Baden-Powell. L'héroïne d'un roman de Jean Fayard, Margaret, est ainsi présentée comme une jeune Anglaise sportive et excentrique, jouant au tennis, au golf, au hockey mais qui aime aussi « les choses simples [...] comme les repas sur l'herbe, le camping et les promenades » (117). Parmi ces femmes allant au contact de la nature, on peut également citer Alice Damesme qui a marqué l'histoire de l'alpinisme féminin en faisant plusieurs grandes courses en tête de cordée, et celui d'Élisabeth Casteret, celle de la spéléologie, en descendant dans des grottes inconnues à la corde lisse (Schut, Ottogalli-Mazzacavallo 151).

Ces aventurières ont laissé leur nom à côté d'une autre catégorie de femmes d'exceptions qu'on ne peut oublier, sorte d'« avatar exotique de la garçonne »: les bourlingueuses (Berthier, 2006 134). bercées depuis leur plus tendre enfance par des récits d'aventure, celles-ci voulurent conquérir leur indépendance dans un contexte où tout leur semblait permis, en partant à l'autre bout du monde et en racontant leurs péripéties. On pense à la « femme aux semelles de vent » (Lacassin 231), Alexandra David-Neel, qui parcourut à l'âge de cinquante-six ans des centaines de kilomètres sur les terres bouddhistes¹¹, aux navigatrices de la *Bonita* (Ella Maillart, Hermine et Yvonne de Saussure, Marthe Oulié) mais aussi aux femmes-reporters telles que Andrée Viollis, Alice La Mazière, Dominique Auclères ou Titaÿna, la « globe-trotter préférée des lecteurs de Paris-Soir » (Boucharenc 107). Toutes firent preuve de sportivité en multipliant les pratiques extrêmes et

¹⁰ *Bulletin des Sociétés Féminines Françaises de Sports et Gymnastique*, bulletins n° 2 et 3, août/septembre 1920.

¹¹ Exploit qui vaudra à son auteur, tel que le souligne Francis Lacassin, un « prix d'athlétisme » après que *Le Matin* est donnée la nouvelle en 1925. Celui fera paraître d'ailleurs les jours suivants les *Souvenirs d'une Parisienne au Tibet*. Elle décrit ses voyages dans plusieurs ouvrages.

attirèrent le regard attentif de nombreux admirateurs. Elles étaient prêtes à risquer leur vie pour satisfaire ce « rêve de transcendance » (Rauch 166) dont parle André Rauch, et les propos de la navigatrice Marthe Oulié confirment cet état d'esprit :

La Mer ! pour chacune de nous, du reste, elle représente quelque chose de différent : la lutte incessante de l'esprit et du corps contre les éléments – la recherche de l'aventure – ou bien la rivière qu'il faut traverser pour accéder au pays dont on rêva depuis toujours... (18)

L'aventure était pour elles une manière de donner du piment à une existence trop bien réglée, de parcourir des régions inconnues, de côtoyer le danger, de faire des rencontres avec des bergers, des nomades, des pèlerins ou des moines, et de découvrir des paysages à couper le souffle. Loin des leurs, et pourtant reliées au monde qui les entourait, elles vécurent des émotions intenses et connurent les joies de la plénitude. Cette primauté de l'action sur les mots, comme l'explique Cécile Berthier, leur permit de devenir populaires : « elles ne voyagent pas pour écrire, comme font leurs confrères écrivains voyageurs, mais elles écrivent pour voyager [...]. [Ce] refus de la posture de l'auteur finit par être payant puisque c'est grâce à lui en partie que les bourlingueuses se font connaître et apprécier... » (Berthier, 2008).

Inutile de multiplier les exemples pour montrer la réelle popularité que vont connaître ces nombreuses aventurières aux profils si différents, et ses échos chez les gens de lettres. Nous souhaitons maintenant examiner sa diffusion sous la plume d'écrivains pour comprendre ce phénomène.

Ingrid ou la belle et courageuse aviatrice

À l'exception du roman burlesque de Henry Kistemaekers, *Aeropolis*, ou roman-scénario de Ricciotto Canudo, *L'Autre Aile*, rares sont les fictions à mettre en avant-première un personnage d'aviatrice. On trouve plus fréquemment une anecdote rapportant le fait que l'héroïne a réalisé son baptême de l'air lors de l'adolescence ou participé à un vol d'exhibition avec un grand pilote. Ghyslaine Trémouliat, dans *l'Histoire de quinze hommes* de Marcel Berger, est par exemple décrite comme l'une « des premières, petite fille » à être montée « en avion » (112). Aussi, le

roman *Deutschland* (1929) de René Trintzius, mettant à l'honneur une jeune sportive prête à risquer sa vie par amour en effectuant un tour du monde en avion, ouvre une perspective intéressante. Mais avant de l'examiner, commençons par résumer ce récit. André Lehucher, un jeune homme de vingt-quatre ans, se rend en Allemagne chez un ami lointain de son père afin d'y apprendre le métier d'hôtelier. À son arrivée à Knesebeck, il perd de vue l'objectif de son séjour pour se laisser aller aux charmes de deux jeunes femmes, Ingrid et Anna, dont l'aventure amoureuse se traduit par une sorte de chassé-croisé (Ingrid puis Anna, et Ingrid à nouveau). En effet, si son choix se porte initialement sur Ingrid, celle-ci ne tarde pas à lui témoigner une désaffection lorsqu'elle s'aperçoit de sa « nullité sportive » (101-102). Au cours d'une partie de water-polo, il se montre maladroit, boit la tasse et perd une dent. C'est alors qu'il se tourne vers Anna avec laquelle il va vivre une histoire d'amour accélérée : un enlèvement, des nuits inoubliables, de fausses fiançailles, une rupture. Ingrid se sent coupable de la situation et, pour mettre son amour à l'épreuve, elle décide d'effectuer un raid aérien de 40 000 kilomètres. L'arrivée est prévue à Berlin, au Sportpalast, où André participe lui-même au concours vocal *Sprich bis du umfällt* (Parle jusqu'à ce que tu tombes). L'annonce de leur mariage rend heureuse la fin du roman.

Ce texte tiré en partie de son expérience, puisque l'auteur se rendit notamment à Francfort, Berlin, Dresde et Hambourg au cours des années 1927 et 1928, offre la « vision nuancée et non dépourvue d'accents critiques » (Cabanel 3-11) d'une Allemagne en plein essor (à la suite notamment du plan Dawes et des accords de Locarno). Comme plusieurs de ses contemporains dont Pierre Drieu la Rochelle, Jean Giraudoux, Paul Colin ou René Jouglet, René Trintzius est littéralement fasciné, explique Hilde Hesse, par cette Allemagne « américanisée, émancipée et hyper-moderniste » (50). Tous les aspects d'un renouveau sont évoqués : l'art, l'architecture, les décors, les relations entre les hommes et les femmes, et bien évidemment, le sport. Comme un Paul Morand qui s'amuse à croquer les portraits des femmes nouvelles d'Europe¹², René Trintzius essaie de tracer celui de l'Allemande idéalisée dont Ingrid, rompue à tous les sports, représente le prototype. Elle fait régulièrement des exercices de culture physique avec « toutes

¹² Notamment dans *Ouvert la nuit* ou *L'Europe galante*.

sortes de sandows » et « ballons-exercicer » (49), elle pratique à bon niveau le water-polo, et fait partie de « l'étoile filante », un club de nudisme et de danse. André reconnaît bien volontiers les vertus de la gymnastique qu'il considère comme une sorte de « mystique de l'hygiène » (66), et dont il admire les effets sur le corps d'Ingrid et plus particulièrement ses magnifiques jambes : « [elles] suffiraient d'ailleurs à me faire perdre toute science sportive, si j'en avais une... » (61), précise-t-il à ce sujet. Il n'y a rien donc d'étonnant à ce que Trintzius fasse entreprendre à son personnage cette folle aventure aérienne aux côtés d'un pilote expérimenté, Konrad Steyer, en passant par des villes « exotiques » qui faisaient la une des débats politiques (comme Beyrouth par exemple, la nouvelle capitale de l'Etat libanais). L'écrivain entrelace habilement la fiction et l'histoire et il profite de l'actualité pour composer les traits de ce personnage féminin. En effet, le charisme d'Ingrid est emprunté à ces femmes exceptionnelles qui conquièrent jadis l'espace sportif aérien, telles que les Stelliennes¹³, en passant progressivement du statut de « passagère » à celui de « pilote sportive » (Robène 174). Si l'on reprend les propos de Margarete Zimmermann, son exploit et l'épisode final racontant son épopée dans le désert de Gobi, évoquent les expéditions de l'équipe de Sven Hedin, envoyée avec le soutien financier de la Deutsche Lufthansa pour préparer une ligne aérienne Berlin-Pékin (Zimmermann 63). Contrairement aux photographies d'aviatrices que l'auteur avait le loisir de voir dans les périodiques de l'époque, Ingrid incarne vraisemblablement à ses yeux une figure idéalisée.

Comment pourrait-on qualifier l'héroïsme dont elle fait preuve ? Contrairement aux nombreuses bourlingueuses qui cherchent à être indépendantes et parcourir les cinq continents au gré de leurs envies, il faut situer la vaillance d'Ingrid sur un autre plan : celui de l'amour. Lorsque André apprend qu'Ingrid effectue un défi aérien à cause de lui, il est doublement surpris : « Sachez seulement que vous êtes un peu responsable de ce raid... je crois qu'à Knesebeck elle ne pouvait plus vivre sans vous, quoiqu'elle

¹³ Marie Surcouf, la première femme française à obtenir le brevet de pilote sportif, fonda en 1909 la *Stella*, le premier véritable Aéro-club sportif féminin. Les Stelliennes se distinguaient nettement par leurs qualités d'initiative, leur volonté et leur mépris du danger.

ne m'ait jamais rien avoué » (214) lui explique sa tante. Ingrid ne supportant plus la situation, a ressenti la nécessité absolue d'agir, sans grande hésitation, et d'aller jusqu'à une éventuelle destruction de soi. Trintzius parvient à mener le récit de sorte à effacer la forme de l'exploit pour mieux en manifester l'enjeu. Le voyage offrant l'occasion de prendre du recul par rapport aux événements, cet engagement permet à Ingrid de faire le point sur sa vie amoureuse. Le dernier paragraphe du roman, où elle fait une confidence à André, insiste sur cet héroïsme passionnel et offre une clé de lecture :

Dans le désert de Gobi, un petit Chinois nous a sauvé la vie... Il fallait avoir la force de croire cet enfant qui nous signalait des brigands... mais j'avais mon fétiche, la branche de feuillage oubliée par toi... (223)

La façon dont André va vibrer pour cet exploit montre à quel point il estime son audace. Tel un aficionado à l'affût de la moindre information, il parcourt quotidiennement les principaux journaux : le *Berliner Tageblatt*, le *Montag*, le *B.Z. Mittag* ou encore le *Weltspiegel*. Désormais, une même passion unit les deux protagonistes, comme le signale Claude Leroy (2006 167), et le rythme du récit s'accélère de plus en plus à l'approche du dénouement. À la fin de l'intrigue, c'est en aviatrice héroïque qu'elle se présente devant André, le soir de son arrivée au Sportpalast. Il n'a alors plus d'yeux que pour elle, et lorsqu'il envoie un télégramme à sa famille pour leur annoncer son mariage, c'est par ces mots qu'il leur présente Ingrid : « Chers Parents, – Je me marie avec héroïne raid en étoile » (222). Ce n'est plus seulement de la charmante sportive qu'André est tombé amoureux, mais bien de la courageuse aviatrice.

Le choix d'une Allemande pour incarner la femme nouvelle permet à René Trintzius d'idéaliser le portrait de l'aviatrice. Son personnage illustre cet imaginaire collectif qui se diffuse à la fin des années 20 et au début des années trente, puisque quatre ans plus tard, en 1933, on retrouve une image similaire dans le long-

métrage d'Henri Decoin, *Les Bleus du ciel* (1933)¹⁴. Dans ce film, Jean-Pierre, le petit mécano (alias Albert Préjean), met tout en œuvre pour déclarer sa flamme à Jeannette Rémy (Blanche Montel), une séduisante pilote qui fait la fierté d'un club aéronautique. Les traits de Jeannette sont quasi identiques à ceux d'Ingrid.

Une nageuse de marathon prise en modèle

De l'aviatrice à la nageuse, de l'ange à l'ondine, il n'y a parfois qu'un pas. Tout comme René Trintzius fait la part belle à l'aérienne Ingrid, Robert Dieudonné met lui aussi à l'honneur une aventurière, dans son roman *Le Pur sang* (1923), à travers la description d'une nageuse de marathon. Il faut d'emblée préciser que l'ambition de Dieudonné est ici tout autre que celle de l'auteur de *Deutschland*, car s'il érige son héroïne en modèle d'excellence sportive, c'est afin de mieux dénoncer l'eugénisme, idéologie encore présente dans la société d'après-guerre. Le duc de Marly, un richissime sportsman, est déçu par les récents résultats de ses chevaux de course, ce qu'il n'apprécie guère, ayant déboursé beaucoup d'argent pour acquérir ces purs sangs de haute lignée. C'est alors qu'un jeune homme de 30 ans, Eugène Roucheron, s'entretient avec lui sur cette question héréditaire. Il lui tient tête en affirmant que la « naissance » ne joue aucun rôle dans la performance sportive. Par exemple, lui explique-t-il, il serait absurde de croire qu'un athlète complet marié à une excellente sportive donnerait naissance à un champion en herbe. Le duc croyant ferme en sa théorie lamarckienne, lui lance alors un pari rappelant quelque peu celui que Jules Verne fit jouer à son Phileas Fogg. D'ici vingt ans, il lui présentera un « pur sang » né de parents excellent dans le sport. Il met alors tout en œuvre pour trouver le couple idéal, et commence à concrétiser son projet en unissant Prosper Meynadier, un livreur de journaux courant incroyablement bien le marathon, et Zizi Tricart, une nageuse hors pair. La vie embourgeoisée du couple et de leur progéniture (Napoléon) ne leur convient cependant pas. Prosper devient fainéant, parie de l'argent, se sépare même de Zizi. Quant à

¹⁴ Film réalisé avec la collaboration des aviateurs français et notamment Maryse Hilsz, et le concours du Ministère de l'Air, Archives françaises du film, CNC, 78395 Bois d'Arcy.

Napoléon, il flâne, court les filles, devient alcoolique et fait les quatre cents coups. Le duc doit se rendre à l'évidence, surtout lors de la première compétition de cross-country de Napoléon, où celui-ci abandonne pitoyablement. L'épilogue montre que Roucheron avait raison : ce n'est pas la « race » qui fait un champion mais la volonté et le courage d'un individu.

Ce roman satirique sert de contrepoids aux discours politiques, sociaux ou médicaux qui circulaient ici ou là à propos de la « race » française. Le duc de Marly, incarnant le parfait patriote, reflète l'esprit du temps en prononçant des paroles on ne peut plus claires : « ... je veux que le premier athlète produit scientifiquement soit un Français ! » (31). Il y a même, semble-t-il, une critique lancée à l'encontre du baron Pierre de Coubertin dont le héros olympique était dans sa conception l'adulte mâle individuel et, implicitement, de couleur blanche. Or, lorsqu'un rabatteur présente au duc et à son épouse un athlète américain pour leur projet, la duchesse pousse un cri d'effroi en apercevant un « nègre ! » (39). À en croire Timothée Jobert, les réticences sont encore grandes à l'égard de ces sportifs noirs qui faisaient montre d'une hypervirilité (Jobert). L'auteur, par ailleurs journaliste à *L'Œuvre*, un quotidien aux idées radicales-socialistes et pacifistes¹⁵, s'insurge contre cet imaginaire ridicule de l'« élevage humain » (74) (titre par ailleurs d'un ouvrage du docteur Maurice Boigey publié en 1917), et pose un regard lucide sur ce sujet en tentant de faire entendre raison à ses concitoyens. De là, il soulève une autre problématique qui en découle, celle de la fécondité des sportives. On proclamait à l'époque, notamment des personnalités comme le docteur Latarjet, qu'une femme devait éviter les efforts trop violents pour préserver ses fonctions génitrices. Or, Dieudonné ayant « l'amertume habituelle des observateurs de mœurs » (Pouillart, Willems 27) transpose ces croyances en faisant parler l'un de ses personnages, le vétérinaire Capron, en ces termes : « les femelles qui ont des aptitudes remarquables pour le sport sont bien moins douées pour la maternité » (101). Pour montrer l'absurdité de tels propos, l'auteur tourne en dérision cette controverse en choisissant « Zizi Tricart » comme nom romanesque. Comment ne pas penser, en lisant cette fiction

¹⁵ Il y a une rubrique quotidienne, « L'œuvre sportive » où l'on donne les principaux résultats sportifs et compte rendus des grandes manifestations.

populaire destinée à un public masculin, à une connotation sexiste dont la tonalité est incontestablement ironique ? On retrouve bien ici l'humour d'un intellectuel de gauche qui écrivait également dans *La Vie Parisienne*¹⁶. Cet écrivain engagé politiquement, qui plus est docteur en droit¹⁷, prend le contre-pied d'une telle opinion conservatrice pour mieux la bousculer. Son roman va donc prendre à revers cette politique eugéniste en vantant les qualités physiques exceptionnelles de la future maman.

Si les personnages qu'il propose dans ses romans ne sont pas des héros, que ce soit dans *La Vedette* (1920), *Bordeaux-Paris* (1923), *Bébert, ou la vie ratée*, (1929), celui de Zizi Tricart¹⁸ n'en demeure pas moins une championne héroïque. Un ensemble de superlatifs vient alimenter le discours de l'auteur afin de montrer l'« exploit sportif remarquable » (78) qu'elle est en train d'accomplir. C'est la duchesse qui un beau matin avait lu dans l'édition de Paris d'un journal britannique qu'une

jeune nageuse, dont les performances étaient relatées au complet, allait partir de Douvres pour traverser le Pas de Calais. Certes, la saison était fort avancée puisqu'on touchait aux premiers jours d'octobre, mais il faisait tiède encore et le rédacteur expliquait que les courants, – ce qui n'était pas démontré, – étaient singulièrement moins violents après l'équinoxe. La jeune nageuse s'appelait Zizi Tricart ; elle était âgée de vingt ans ; elle avait gagné tous les championnats qui sont accessibles à une jeune naïade et, voulant achever une saison brillante par une performance inoubliable, elle prétendait traverser le Channel. (76-77)

Cette « aventureuse » (83) qui faisait le Plongeon de la Mort dans les fêtes nautiques, et participait à tous les championnats possibles, symbolise l'excellence physique. En s'engageant dans un tel raid, en traçant sa propre « route » au gré du vent et des courants, et en

¹⁶ Nous nous appuyons entre autres sur les dictionnaires biographiques ou annuaires des gens de lettres consultables à la BNF. En l'occurrence ici, « Qui est-ce ? Ceux dont on parle », 1934.

¹⁷ En 1906, il soutint une thèse sur les *Recours contre les décisions des fédérations sportives*, à la Faculté de droit de l'université de Paris.

¹⁸ On apprend par exemple dans ce récit qu'à deux milles de la côté anglaise, le père de Zizi avait tranquillement passé une amarre à sa fille qui se laissait porter.

ne comptant que sur elle-même, elle fait réellement preuve de courage. Elle se place ainsi aux côtés des nageuses de marathon qui participèrent, à défaut de pouvoir le faire dans des compétitions plus classiques (Terret 178), aux grandes épreuves en eaux vives : Charlotte Bertrand, Lily Smith, Gertrude Ederlé ou encore Annette Kellermann. Cette dernière, dont la célébrité sera mise en scène par le cinéaste américain Mervyn Leroy¹⁹, se présenta à la première édition de la traversée de Paris à la nage en 1905, et elle réussit à se classer quatrième avec seulement quatre-vingt-dix minutes de retard sur le premier, le Français Paulus, vainqueur en trois heures et vingt-neuf minutes. *L'Auto* qui lança cette épreuve à une époque où les quotidiens bon marché montaient des événements sportifs estivaux en vue d'améliorer leur « notoriété publique » (Lenoble 3) (Paul Souchon en donna un joli poème dans ses *Chants du stade*²⁰), consacrera de très belles lignes à son éblouissante performance. Dieudonné a su mettre à profit cette connaissance du monde sportif et journalistique, avec « l'esprit malicieux et observateur » (Pouillart, Willems 27) qui le caractérise, pour décrire son personnage romanesque et ses péripéties.

Pourquoi l'auteur a-t-il choisi une nageuse de marathon plutôt qu'une autre pratiquante ? Si l'on examine la typologie des sportives qu'il présente dans son œuvre, on constate qu'il y a d'un côté les « vraies » athlètes, celles qui se dépensent sans compter et sont physiquement très fortes, de l'autre celles qui font preuve d'imposture dont l'enjeu est tout autre, les joueuses de tennis par exemple qui ne manient la raquette « que pour faire un mariage riche » (18). Le choix d'une nageuse de marathon s'explique donc pour deux raisons : d'une part, sa bravoure puisque s'engager dans un défi maritime en solitaire n'est pas chose facile et, d'autre part, l'imaginaire sensuel qu'elle inspire, comme le suggère l'auteur en précisant que « la moindre comparaison qu'on ait pu alors risquer

¹⁹ Dans *Le Monde des sirènes* (1952), son personnage sera interprété par Esther Williams.

²⁰ Dans un film conservé par le fonds Joseph Leclerc de 1931, on peut voir effectivement la traversée avec des dizaines de nageurs et seulement quelques nageuses. Les Parisiens sont venus nombreux pour assister à cette course, une partie regarde le spectacle depuis les quais de Seine et les ponts, d'autres suivent en barque les athlètes. La course est suivie de loisirs nautiques : des baigneurs, des équipages s'affrontent dans des joutes, un plongeur a même été installé en contrebas du pont des Invalides.

sur elle l'assimilait poétiquement à la sirène » (142). L'ondine aventurière posséderait toutes les qualités, en somme, pour participer à cet effet de contraste tant recherché : le cran, la résistance, l'adaptabilité, sans omettre le charme.

Contrairement à l'héroïne de *Deutschland* qui manifeste son indépendance en faisant seule le choix de partir en raid aérien pour mettre à l'épreuve son amour, Zizi Tricart s'engage dans ce marathon aquatique sous l'impulsion d'un père davantage préoccupé par les retombées financières. Bien des différences les séparent, on le voit, et pourtant ces deux personnages ont en commun la description d'un portrait flatteur. En est-il de même pour les aventurières réelles de l'époque ?

L'aventureuse Titaÿna

Lorsque Titaÿna (pseudonyme d'Élisabeth Sauvy) accepte que Pierre Mac Orlan préface son roman *La Bête Cabrée* (1925), elle ne savait pas encore le sort que l'écrivain allait lui réserver. La seule chose dont elle était à peu près sûre est qu'il serait sensible à son récit d'aventure « maritime ». N'oublions pas qu'à cette date en effet, l'ancien rugbyman devenu écrivain voyageur avait publié *Le Chant de l'équipage* (1918), *À bord de l'Etoile Matutine* (1920) ainsi que son *Petit manuel du parfait aventurier* (1920). Pourtant, contre toute attente, il ne va pas réserver ses premiers mots au roman, préférant davantage croquer le portrait de cette ravissante aventurière « aux yeux de Bédouine » (IV). Pourquoi un tel choix ?

Après la parution de son premier roman en 1923, *Simplement*, Titaÿna pensait ne pas avoir de difficulté à publier son deuxième manuscrit. C'était sans compter les critiques des frères Fischer, des éditions Flammarion, avec lesquels elle avait signé un contrat de longue durée. Ils n'apprécièrent guère le roman, trouvant le style télégraphique et l'intrigue trop noire. Ils lui demandèrent de faire des modifications et d'ajouter quelques chapitres. Piquée au vif, elle décida d'aller proposer son texte à d'autres maisons, mais accusa une série de refus. Après maintes démarches, elle parvint néanmoins à décrocher l'accord du directeur des Éditeurs Associés, à la condition qu'elle « souscrive cent exemplaires de luxe et qu'elle sollicite une préface d'un auteur de renom » (Heimermann 82). Élisabeth Sauvy tenta sa chance auprès de plusieurs auteurs dont René Boylesve, J.-H. Rosny, Jean Richepin

ou Henri Pourrat, mais les réponses tardèrent à arriver. C'est alors que Mac Orlan, dans les couloirs de *L'Intransigeant*, lui offrit son soutien :

Il paraît que vous cherchez une préface pour votre dernier roman [...]. Je doute que mon nom vous serve beaucoup, mes propres livres ne connaissent eux-mêmes que de très faibles tirages, mais si vous le jugez utile je suis prêt à vous aider. (Heimermann 82)

Six pages lui suffiront à enjoliver l'image de cette jeune femme de vingt-sept ans : quelques éléments sur sa vie, sur son travail de reporter et sur l'écriture de son roman.

Pierre Mac Orlan ne considère pas Titaïna comme une dame mais plutôt comme une aventureuse, une femme non dénuée de charme aux allures de garçon manqué. C'est également le sentiment de Joseph Delteil, lui aussi lancé par Pierre Mac Orlan, qui la présente en ces termes : « Vu Titaïna ; un œil de gazelle dans un corps d'avion. Elle doit faire l'amour avec les palmiers »²¹. Et en 1938, Edouard Helsey ira dans le même sens lorsque la rédaction de *Gringoire* lui commandera un portrait d'elle : « Un grand garçon, sportif, hardi, franc et cordial, plein de précoce sagacité et de fougue juvénile, c'est ainsi qu'elle m'apparaissait »²². En fait, Mac Orlan comme bien d'autres est tout de suite séduit par la personnalité charismatique, à la fois « étrange » et « émouvante » (I), de celle qui revendique bien souvent « la supériorité de l'action sur les mots » (Berthier, 2008). Elle laisse transparaître une véritable sincérité dans ses actes, en osant, anticipant, entreprenant, et le futur auteur du *Quai des brumes* ne s'y trompe pas : « J'aime la puissante humeur vagabonde de Titaïna [...] parce qu'elle est curieusement humaine » (II). Ses mots sont réellement saisissants :

On peut dire de notre époque qu'elle a conduit l'art du reportage aux plus hautes réussites de l'art littéraire. Les grands romanciers de 1925 sont presque tous des reporters adroits courageux, et d'une résistance physique honorable. Béraud, Dorgelès, Morand, Helsey, Londres, Jean-Richard Bloch, et bien d'autres ont cherché et cherchent encore dans le monde le petit détail humain

²¹ J. Delteil, *Journal*, 15 décembre 1925.

²² E. Helsey, « Titaïna », *Grégoire*, 15 juillet 1938.

qui ranime la flamme littéraire. Titaÿna, aussi résistante qu'un homme, sait porter le sweater de sports, le veston de cuir et les jolies bottes souples de sept lieues que l'on trouve au milieu des équipements coloniaux. Soit au Maroc, soit dans les steppes désespérées ou parmi les tziganes candides, elle a suivi la même piste que les hommes les plus boucanés, dans les terres où « l'on ne ment jamais ». Elle a connu les heures rudes de franc compagnonnage où la galanterie n'intervient jamais (III-IV).

C'est en proposant un premier conte au quotidien *La Victoire*, en septembre 1922, que la sœur d'Alfred Sauvy (future amie d'Antoine de Saint-Exupéry²³, de Jean Cocteau²⁴ et de Jean Prouvost) fit ses premiers pas dans le journalisme et choisit, pour pseudonyme, trois syllabes à la sonorité musicale empruntées à la mythologie catalane du XVI^e siècle. Sorte de bouclier utile pour préserver sa personnalité secrète et pudique, celui-ci a sonné comme un « mot de passe » aux oreilles de toute une génération de lecteurs (Lacassin 326), puisque Titaÿna a toujours eu le souci d'introduire l'aventure. Elle a maintes fois risqué sa vie en parcourant les quatre coins de la planète, à chameau, en avion, sur une goélette, en faisant du sleeping-car ou à bord du *Hindenburg*, le plus grand dirigeable du monde. Par exemple, lors d'un vol à bord d'un monomoteur biplace piloté par Jacques Richard, en vue d'interviewer Mustapha Kemal en Turquie, elle dut faire un atterrissage forcé et regagner la plage à la nage. En outre, elle a passé son brevet de pilote alors même que le plus grand reporter du moment, Albert Londres, n'est jamais monté en avion.

L'inventeur du « fantastique social » devait avoir cette représentation de Titaÿna lorsqu'il lut *La Bête cabrée*, ce qui expliquerait pourquoi il tente de percer sa psychologie en analysant le roman. Il commence certes par décrire son style d'écriture, « *un style franc et net* » où elle cherche à offrir une impression poétique

²³ En 1931, lors de la publication de *Vol de nuit*, Antoine de Saint-Exupéry lui enverra un exemplaire dédicacé : « A Titaÿna qui connut tout ça, à qui ce petit livre n'apprendra rien, mais lui rappellera peut-être ses propres excursions. » (Heimermann 165)

²⁴ En 1936, il lui dédicacera son *Tour du monde en quatre-vingt jours* : « Chère Titaÿna, c'est grâce au Tour du monde que je t'ai vraiment connue. Donc le Tour du monde était merveilleux. Je t'aime et je t'embrasse du fond du cœur. » (Heimermann 177)

plutôt qu'à produire des récits haletants. Mais ensuite, il examine la construction de l'intrigue et de ses personnages, car les monstres qui peuplent l'île d'Atkinson, ressemblants étrangement à ceux du docteur Moreau²⁵, sortent tout droit de l'imaginaire de son auteur et traduisent, selon lui, ses angoisses : « c'est une sorte de poubelle géante et aride, un enfer sans feu, où les mauvaises pensées de chacun de nous trouvent un refuge et une caricature d'organisation » (V). L'univers romanesque de Titaïna reflète une volonté de « se connaître à travers les déchéances relatives du corps et de l'âme » et, en même temps, une « harmonieuse connaissance de l'amour » où chacun, quelle que soit son origine, « peut défendre sa chance » (V). Jeune, indécise et fouguese, Titaïna semble se poser beaucoup de questions sur le sens de la vie et cherche encore, au cœur de ces Années folles, à trouver sa place.

En mettant en relief le caractère sportif, bourlingueur et séducteur de Titaïna, Mac Orlan s'inscrit, au même titre que René Trintzius ou Robert Dieudonné, dans la lignée des portraitistes sympathiques à leurs modèles. Il décrit l'image d'une aventureuse bousculant les conventions et risquant sa vie pour laisser une empreinte dans la littérature.

Éloge de la navigatrice

Autres femmes, autres portraits, les navigatrices « méditerranéennes » du début des années 20 semblent elles aussi avoir séduit des écrivains voyageurs. Les cinq « garçonnnes » à cheveux courts qui s'embarquèrent dans de belles « aventures marines »²⁶ à bord des voiliers *Perlette* et *Bonita*, intriguèrent en effet par leur audace. Il s'agit d'Ella Maillart, Hermine et Yvonne de Saussure, Marthe Oulié et Mariel Jean-Brunhes. L'une de leurs plus remarquables croisières fut sans doute réalisée à bord de la *Bonita*, un cotre long de onze mètres et jaugeant treize tonneaux, avec lequel elles relièrent Marseille à Athènes.

Hermine de Saussure et Ella Maillart, amies d'enfance, découvrent très tôt les secrets de la voile sur le lac Léman. Rejetant le conformisme, pleines d'énergie, elles s'amusent tellement qu'elles se trouvent peu à peu dévorées par le goût du voyage. Au même moment, la lecture des terribles témoignages de guerre, *Les*

²⁵ Cf. H.-G. Wells, *L'Île du docteur Moreau* (1896).

²⁶ Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean Griffet.

Croix de bois de Dorgelès ou *La Vie des martyrs* de Duhamel, leur montre le visage de la cruauté (Bouvier 119), et la rencontre avec deux jeunes écrivains ayant connu les tranchées, Jean Bernier et Pierre Drieu la Rochelle, viendra confirmer ce désir de révolte. « Sans eux, écrivit Ella Maillart, nous aurions pu oublier que cette Europe d'après-guerre ne nous inspirait que de l'antipathie » (Vibart 49). Elles décident alors de profiter de la vie en larguant les amarres du côté de Nice, dès l'arrivée de l'été (Bouvier 119). C'est en 1923 qu'elles décident d'effectuer une croisière en mer Égée et font la connaissance d'Alain Gerbault, par l'intermédiaire de Virginie Heriot²⁷. Ils ont reçu tous les trois une éducation anglaise, partagent une même érudition hellénique et font preuve d'énergie sportive : leur complicité est immédiate (Vibart 49). Au « milieu des cartes » (Oulié, Saussure 10) qui s'amoncellent dans le *Firecrest*, Ella et Hermine passent alors des soirées inoubliables, à écouter attentivement les récits et projets d'Alain Gerbault. Signe du destin ou de leur amitié, ils se croisent régulièrement dans les différents ports de la côte méditerranéenne, et notamment à Cannes où le jeune navigateur prépare judicieusement sa future traversée de l'Atlantique en solitaire. Lorsqu'il écrit le récit de son épopée, publié en 1924, il leur fait un clin d'œil élogieux :

À côté de mon *Firecrest*, se trouve *Perlette*, un petit bateau de sept mètres de long appartenant à deux jeunes filles qui en constituent tout l'équipage. Leur audace est très admirée de tous les pêcheurs et les flâneurs le long du quai s'attardent à les contempler, grimant pieds nus dans la mâture. (25)

Le voyage entrepris par Hermine de Saussure et Marthe Oulié représente le premier volet de ce périple en Grèce. Dans un livre publié en 1926 aux éditions Hachette, *La Croisière de « Perlette »*. *1 700 milles dans la mer Égée*, elles racontent leur histoire dont la description au départ du Pirée, en date du 24 novembre 1923, donne le ton : « Lentement, nous sortons des jetées et contournons la presque île d'Akté [...] où nous mouillons à la tombée de la nuit. Nous jouissons enfin du calme... » (16). Le deuxième volet caractérise l'expédition effectuée en 1925 à quatre, puisqu'Ella

²⁷ Alias « *Madame de la mer* », telle que l'a surnommée le poète Rabîndranath Tagore.

Maillart et Yvonne de Saussure rejoignent leurs camarades. Le jour du départ, chacune d'elles affiche avec bonheur une personnalité atypique. Hermine de Saussure (alias « Miette »), fille d'un officier de marine, licenciée en lettres classiques, âme du groupe et « capitaine » de la *Bonita*, a résolu de vivre à fond ses idéaux de jeunesse. Ella Maillart (qui recevra dans le récit de Peter Fleming le surnom de « Kini »), « second » du bord, barreuse de voiliers de jauge internationale²⁸, hockeyste, skieuse, vit une expérience qui décide de sa destinée de bourlingueuse. Marthe Oulié (surnommée « Patchoum » par Ella Maillart), « maître coq et chef mécanicien » à bord, auteur et voyageuse, cultive sa passion pour l'archéologie qu'elle mettra à profit tout au long de sa vie. En 1930, cette dernière racontera avec un enthousiasme encore intact, dans *Quand j'étais matelot*, cette expérience fabuleuse vécue en mer²⁹ par cet équipage exclusivement féminin « de 92 ans » (16). Car bien que Marthe Oulié définisse la navigation comme « un magnifique sport d'équipe » (68), chacune de ces jeunes femmes dut affronter les longues heures de la solitude. En effet, face à soi-même, dans un « dialogue direct du corps avec la nature » (Griffet 69), c'est un retour à soi qu'impose ce type de voyage, et l'une des *bribes de sagesse* d'Ella Maillart l'explique : « En naviguant, j'ai eu le sentiment d'être seule sous le ciel, d'être seule avec Dieu. On se pose alors la question primordiale : Que fait-on ici-bas... ? » (18). Fantastique exercice dans la mesure où elles étonnèrent beaucoup de monde en manœuvrant habilement leur voilier, « vêtues de tricots marins à rayes blanches et bleues, d'un fichu rouge autour du cou » et d'un « gros pantalon de toile » (Oulié 35). Cette situation était si improbable que lorsqu'elles voulurent débarquer à La Maddalena, elles furent soupçonnées d'espionnage par les autorités italiennes (Oulié 74). Ce voyage les conduisit en Corse, en Sardaigne, en Sicile, sur les îles ioniennes et Ithaque.

Dans son *Éloge du repos*, Paul Morand rendra hommage à ces quatre jeunes femmes ne comptant « guère plus de soixante-dix ans », selon ses propres mots : on voit là une petite exagération de sa part visant certainement à magnifier un peu plus leur exploit !

²⁸ Elle fut l'une des représentantes de la délégation suisse aux épreuves nautiques des Jeux Olympiques de Paris en 1924.

²⁹ Expédition au cours de laquelle elles seront rejointes pour un temps par Mariel Jean-Brunhes et Henri-Benedict, le jeune frère des sœurs de Saussure.

Ayant frété un cotre de quelques tonneaux, pendant plusieurs mois elles naviguèrent en Méditerranée orientale et visitèrent la Grèce, la Crète et les îles de la mer Égée. Sans autres armes qu'un gramophone, sans autre approvisionnement que quelques boîtes de conserve, Mlles Oulié et de Saussure nous ont donné une merveilleuse leçon d'indépendance et d'endurance sportive, et leur voyage est le type de l'itinéraire gratuit. Chaque page de leur journal est un hymne à la liberté, une liberté achetée non avec de l'argent, mais du courage, de la force physique, de l'expérience ; science nautique et art culinaire, voilà des femmes qui ne coûteront pas cher à leurs époux, pendant le voyage de noces ! (65-66)

Par le style direct et simple qui caractérise son écriture, l'auteur d'*Ouvert la nuit* expose un sentiment d'amusement et d'engouement à l'égard de celles qui voyagent comme les hommes et revendiquent leur liberté à corps et à cris. Cet écrivain voyageur ayant lui-même goûté aux joies de la croisière en Méditerranée³⁰, comprend dans quelle mesure la mer leur offre l'occasion de fuir les « esclavages » (Guitard-Auviste 199) qu'elles vivaient au quotidien. Il se fait même leur porte-parole, raison pour laquelle sans doute, il ironise à propos de leur hypothétique « voyage de noces ». Il portera une attention toute particulière à Ella Maillart, subjugué par sa détermination que rien ne viendra altérer, et il lui tirera un « coup de chapeau » (Guitard-Auviste 199). Après maintes rencontres en des lieux chargés d'émotions, il écrira en effet à son sujet :

Visage solidement construit comme un palais de bonne époque, avec un nez droit [...] un menton conquérant, des pommettes bien sculptées ; ses mains sont viriles, ses grands pieds sont ceux d'un coureur d'univers. (Bouvier 125)

Emmenées par la charismatique « vagabonde des mers », les cinq navigatrices vont marquer les esprits des années 20, dont celui du

³⁰ Une belle photographie du jeune Morand sur un voilier est présentée dans un recueil de textes choisis par Michel Bulteau. Cf. *Paul Morand, Au seul souci de voyager*, Paris : Louis Vuitton, 2001, p. 195.

Commandant de Vaisseau Georges Hébert³¹. Ce pédagogue va en effet créer à Deauville, en 1929, une « Ecole Nautique Féminine », à bord d'un joli trois-mâts de 150 tonneaux, l'*Alcyon*, où les élèves encadrées par de vieux marins expérimentés apprendront tous les rudiments de la voile. En outre, elles ont ouvert la voie aux grandes navigatrices qui viendront plus tard illustrer les pages de *L'Équipe* : Florence Arthaud, Isabelle Autissier ou Ellen Mac Arthur. Avec le recul, on peut dire qu'Alain Gerbault et Paul Morand font partie de ces précurseurs qui, très tôt, célébrèrent l'incroyable sportivité de ces navigatrices.

Cette « microsociologie de la voyageuse » (Berthier, 2008) examinée à travers le regard de quelques écrivains voyageurs, à savoir René Trintzius, Pierre Mac Orlan, Paul Morand ou Alain Gerbault, permet de faire ressortir les prouesses de quelques aventurières. À titre d'échantillon représentatif, le choix de quatre portraits de femmes aux profils différents (une aviatrice, une nageuse de marathon, une femme-reporter, une navigatrice) a permis d'éclairer ce point de vue. Peu importe au fond qu'elles soient des héroïnes réelles ou fictives, ce qui compte c'est l'imaginaire du vagabondage au féminin qu'elles inspirent. Ces auteurs traduisent l'impression générale ressentie par les hommes de l'époque : la grande majorité était étonnée de voir ces femmes réaliser ce qu'eux-mêmes étaient incapables de faire. Certaines ont pris de très grands risques ; par exemple Ella Maillart, envoyée par *Le Petit Parisien* en grand reportage pour examiner le comportement du nouvel occupant japonais en Mandchourie, se fit « rosser par ces joyeux conscrits à coup de pieds et de crosses » dans l'express de Vladivostok (Bouvier 125), ou Hélène Boucher trouva tragiquement la mort en testant un *Caudron Rafale* au-dessus de Guyancourt. Quelques mois après le décès de la jeune aviatrice, René Chambe précise d'ailleurs qu'à « l'heure de l'effort ou du péril, sa clarté, bien longtemps, soutiendra l'âme des pilotes de France » (9), et il montre à quel point il a été sensible à son opiniâtreté. Au moment où le statut de la femme occidentale

³¹ Selon Eric Vibart, les cinq jeunes filles étaient adeptes des théories hébertistes, ce qui explique pourquoi elles portaient la même tunique que les Palestriennes à bord de la *Bonita*. Cf. Introduction du livre réédité en 2004 de Marthe Oulié, *Quand j'étais matelot*, Editions Ouest-France.

évolue incontestablement, où se multiplient les biographies romancées et les récits d'aventure, les témoignages sur ces sportives de l'extrême convergent en un même point. Quelles que soient les intentions de ces auteurs (dessiner le portrait de l'Allemande moderne, lutter contre l'eugénisme, lancer une jeune reporter ou faire l'éloge d'une navigatrice), il plane sur ces portraits enjolivés ou idéalisés un sentiment d'amusement et d'admiration. Ces portraitistes sympathiques viennent compléter la liste des poètes-reporters, documentaristes ou passionnés ayant salué la bravoure des sportives.

BIBLIOGRAPHIE

Berger, Marcel. *Histoire de quinze hommes*, Paris : Ferenczi, 1924.

Berthier, Cécile. « Quand les garçonnnes voyagent », dans l'ouvrage dirigé par Stéphanie Bung et Margarete Zimmermann, *Garçonnnes à la mode, à Berlin et Paris dans les années 20*, Revue *Querelles*, 2006 (133-147).

---. « Les bouurlingueuses de la plume : Portraits de voyageuses-écrivains dans l'entre-deux-guerres », dans *Femmes au bord de l'auteur* (sous la direction de Myriam Boucharenc), *Belphégor*, vol. VII., n° 2, juin 2008.

Boucharenc, Myriam. *L'Écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion, 2004.

Boulenger, Marcel. « Le Sport et ses « as » », *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1925.

Bouvier, Nicolas. *L'Échappée belle. Eloge de quelques pérégrins*, Genève : Métropolis, 1996.

Cabanel, Jean. « René Trintzius », *Triptyque. Lettres. Arts. Sciences*, n° 55, février 1932, p. 3-11. Cité par M. Zimmermann, « Entre Caligari et Giraudoux. *Deutschland*

(1929) de René Trintzius », sous la direction de W. Asholt et Cl. Leroy, *Paris-Berlin-Moscou. Regards croisés (1918-1939)*, RITM, n° 35, Université Paris X Nanterre, 2006.

Canudo, Ricciotto. *L'Autre Aile*, Paris : Fasquelle, 1924.

Cendrars, Blaise. *L'Homme foudroyé* (1945), Paris : Éditions Denoël, textes présentés et annotés par Claude Leroy, 2002, vol. 5.

Chambe, René. *Hélène Boucher, pilote de France*, Paris : Éditions Baudinière, 1937.

Charreton, Pierre. *Les Fêtes du corps*, Université de Saint-Étienne, CIEREC, Travaux XLV, 1985.

Chefdor, Monique. *Madame mon copain. Elisabeth Prévost et Blaise Cendrars : une amitié rarissime*, Nantes : Éditions Joca Seria, 1997.

Chéroutre, Marie-Thérèse. *Le Scoutisme au féminin*, Paris : Cerf, 2002.

Courrière, Yves. *Pierre Lazareff ou le vagabond de l'actualité*, Paris : Gallimard, 1995.

Delporte, Christian. *Les Journalistes en France (1880-1950). Naissance et construction d'une profession*, Paris : Seuil, 1999.

Desanti, Dominique. *La Femme au temps des années folles*, Paris : Éditions Stock/Laurence Pernoud (1984), Le livre de poche, 1992.

Dieudonné, Robert. *Le Pur sang*, Paris : Ollendorff, 1923.

Fayard, Jean. *Oxford et Margaret*, Paris : Fayard, 1924.

Fleming, Peter. *News from Tartary*, London: Jonathan Cape, 1936.

- Fouret, Claude. « 1926 : La bataille de la Manche à la nage », Revue *STAPS*, n° 66, avril 2004 (43-61).
- Gerbault, Alain. *Seul à travers l'Atlantique* (1924), Paris : Grasset et Fasquelle, 1991.
- Griffet, Jean. *Aventures marines. Images et pratiques*, Paris : L'Harmattan, 1995.
- Guitard-Auviste, Ginette. *Paul Morand (1888-1976). Légende et vérités*, Paris : Balland, 1993.
- Heimermann, Benoît. *Titajna*, Paris : Flammarion, 1994.
- Hémon, Louis. *Battling Malone, pugiliste* (1925), Paris : Grasset, « Les Cahiers Rouges », 1984.
- Jobert, Timothée. « Ces obscurs objets de désirs... Les sportifs « noirs » et l'hypervirilité à l'épreuve de l'histoire dans le champ sportif français (1880-1962) », dans l'ouvrage dirigé par Philippe Liotard et Thierry Terret, *Sport et Genre*, Paris : L'Harmattan, vol. 2, 2005 (229-239).
- Kistemaeckers, Henry. *Aeropolis. Roman comique de la vie aérienne*, Paris : Charpentier et Fasquelle, 1909.
- Lacassin, Francis. *L'Aventure en bottes de sept lieues*, Paris : Éditions du Rocher, 2007.
- Laget, Françoise et Serge, Mazot, Jean-Paul. *Le Grand Livre du sport féminin*, FMT Éditions, 1982.
- Lenoble, Benoît. « La traversée de Paris... à la nage », *Le Tigre du jour*, 3 juillet 2007, (3).
- Leroy, Claude. « Séries de vies : la vogue des biographies romancées dans les années 1920 », *Récits de vies et médias*, sous la direction de Ph. Lejeune, *RITM*, n° 20, Université Paris X, 1999 (105-122).

- . « L'Allemande imaginaire », sous la direction de Wolfgang Asholt et Claude Leroy, *Paris-Berlin-Moscou. Regards croisés (1918-1939)*, RITM, n° 35, Université Paris X Nanterre, 2006 (159-174).
- Mac Orlan, Pierre. préface du livre de Titajna, *La Bête cabrée*, Aux éditeurs associés, 1925, (I-VI).
- Maillart, Ella. *Bribes de sagesse*, Paris : Actes Sud, 2007.
- Morand, Paul. *Eloge du repos (1937)*, Paris : Arléa, 1996.
- Oulié, Marthe. *Quand j'étais matelot*, Paris : Redier, 1930.
- Oulié, Marthe, Saussure, Hermine (de). *La Croisière de « Perlette ». 1700 mille dans la mer Egée*, Paris : Hachette, 1926.
- Pouillart, Raymond, Willems, Jean. *Le Sport et les lettres*, Louvain : E. Nauwelaerts, 1953.
- Rauch, André. « La montagne « spirituelle » dans les récits d'ascension », dans l'ouvrage dirigé par David Le Breton, *L'Aventure. La passion des détours*, Paris : Autrement, 1996 (166-184).
- Rienzi, Raymond (de). *L'Aventure sur la route. Roman d'une faible femme et de sa petite auto*, Paris : Flammarion, 1925.
- Robène, Luc. « Vers la création d'un sport féminin : des filles de l'air aux aéronautes », textes réunis par Pierre Arnaud et Thierry Terret, *Histoire du sport féminin*, Paris : L'Harmattan, 1996, tome I, (165-184).
- Schut, Pierre-Olaf, Ottogalli-Mazzacavallo, Cécile. « Les pratiques touristiques, une voie d'accès privilégiée au sport pour les femmes ? », sous la direction de Thierry Terret, *Sport et Genre*, Paris : L'Harmattan, 2005, vol. I., (135-154).

Souchon, Paul. « La traversée de Paris à la nage », *Les Chants du stade* (1923), poèmes, Paris : Éditions Jules Tallandier, 1943 (77-78).

Terret, Thierry. *Naissance et diffusion de la natation sportive*, Paris : L'Harmattan, 1994.

Trintzius, René. *Deutschland*, Paris : Gallimard, 1929.

Vibart, Éric. *Alain Gerbault. Vie et voyages d'un dandy révolté des années folles*, Paris : Payot, 1992.

Zimmermann, Margarete. « Entre Caligari et Giraudoux. *Deutschland* (1929) de René Trintzius », sous la direction de W. Asholt et Cl. Leroy, *Paris-Berlin-Moscou. Regards croisés (1918-1939)*, RITM, n° 35, Université Paris X Nanterre, 2006.